Dans les jardins de William Christie : à Thiré en Vendée



Thiré (Vendée). Dans les jardins de William Christie, 23<30 août 2014. Raffinement musical et écrin de verdure : le bocage vendéen n'a jamais mieux enchanter… A Thiré (Vendée), William Christie réconcilie musique baroque et nature en une Arcadie recomposée dont les délices et les surprises font le plus fascinant des festivals de l'été. La 3ème édition des Rencontres Musicales en Vendée a lieu la dernière semaine d'août, du 23 au 30 août prochain dans le cadre du parc enchanteur dessiné par le fondateur des Arts Florissants, un jardin magicien où le chef d'orchestre et le claveciniste s'expriment avec un raffinement inouï : les jardins de Thiré sont avant tout l'expression du bon goût et de la fantaisie souveraine mises au diapason cette année de Charpentier, Rameau, et plusieurs autres créateurs baroques européens (Campra, Monteverdi, Bach : voir les « Méditations »).



photo © CLASSIQUENEWS 2014

Chez William Christie

Dans les jardins enchantés de Thiré





Les premières éditions ont célébrés la mystérieuse poésie de Handel (Acis et Galatée) puis Purcell (Didon et Enée) sur le miroir d'eau. Cette année, **grandes soirées lyriques étoilées en Vendée** : le nouveau programme des Arts Florissants (alors en tournée depuis le 4 juin dernier et sa création à Caen au Manège de la Guérinière), «

Rameau, maître à danser » (lire notre compte rendu critique du concert créé à Caen le 4 juin 2014) : spectacle fusionnant la danse, le théâtre, la musique autour de deux actes de ballets composé pour Louis XV : Daphnis et Eglé puis La Naissance d'Osiris (Miroir d'eau de Thiré, les 23 et 24 août à 20h30), puis la sublime action d'Actéon de Marc Antoine Charpentier, les 29 et 30 août à 20h30, dont les figures mythologiques et cynégétiques s'accordent idéalement à l'esprit du parc conçu par William Christie.

Les 25 et 27 août, place aux vertiges liturgiques et sacrés, dans l'église de Thiré où les deux chefs associés, Paul Agnew et Jonathan Cohen offrent tour à tour, Hear my prayer et Ode sur la mort de Mr Henry Purcell.



Chaque jour de représentation, les festivaliers peuvent découvrir la beauté éclectique du parc et ses bosquets enchantés à partir de 15h30 et jusqu'à minuit (avec illuminations pour la nuit) ; en famille, les visiteurs peuvent suivre avec les jardiniers du domaine, les visites guidées, de 15h45 à 16h45, s'initier aux mystères de la musique grâce aux Ateliers musicaux et aux Contes joués (« En compagnie des nymphes » : pour tous, adultes et enfants), ou écouter en plein air, dans les salons de musique autour de la maison (cabinet de verdure, jardin rouge, mur des cyclopes, cloître, parterres, terrasses ou pont chinois…) les nombreux petits concerts réalisés par les musiciens, chanteurs des Arts Flo et de la Jiulliard School of New York (ne pas manquer le concert des « trois chefs », William Christie, Paul Agnew, Jonathan Cohen en général programmé dans le jardin rouge l'après midi).



Le festival imaginé et accueilli par William Christie dans ses jardins de Thiré s'adresse au plus large public ; il veille à l'enchantement des sens comme aux vertus de la transmission : en jardinier musicien pédagogue, « Bill » que tout un chacun pourra croiser dans son domaine, les jours de concert, se soucie de la professionnalisation et de la transmission aux jeunes interprètes ; ainsi, **les opéras en plein air, les mini concerts et les promenades musicales** (qui invitent les auditeurs à parcourir les allées et bosquets du domaine) permettent aux jeunes talents de réaliser et accomplir leur cheminement artistique : rien n'est comparable aujourd'hui pour un jeune, à l'expérience des Arts Flo. Les festivaliers familiers des lieux (d'une beauté il est vrai à couper le souffle) y retrouvent les jeunes tempéraments, fougueux, vifs, prometteurs, du **Jardin des Voix, l'Académie vocale fondée par William Christie** : ceux de l'année en cours, ceux des promotions précédentes (cette année : Elodie Fonnard, Rachel Redmond -sopranos-, Emilie Renard -mezzo-, Sean Clayton, Reinoud Von Mechelen, Zachary Wilder – ténors…). Jeunes chanteurs et instrumentistes, musiciens accomplis des Arts Flo offrent l'espace d'une semaine l'une des programmations les plus raffinées dans un cadre unique au monde. C'est un festival majeur de l'été qui fait de la Vendée, un lieu désormais incontournable en France au mois d'août.

Informations
Réservations

Réservations par internet sur les sites :
www.vendee.fr
www.festivalchezwilliamchristie.vendee.fr

Par téléphone : 02 51 44 79 85



Des prix particulièrement accessibles. L'ensemble des activités musicales offertes pendant le festival affiche des prix plus que raisonnables, uniques mêmes comparés à d'autres manifestations aux affiches pourtant moins prestigieuses. Ce critère permet une accessibilité totale pour tous et fait de Thiré, un festival qui n'a rien d'élitiste (un autre argument pour le défendre totalement). Jugez plutôt : Les Promenades musicales (8/5 euros), Concerts sur le Miroir d'eau (18/10 euros), Miroir d'eau + Méditations (20/12 euros)… Ne tardez pas à réserver car dates et places sont limitées.

Ne pas manquer cette année :

– les opéras sur le Miroir d'eau, les 23, 24 (Ballets de Rameau), 29 et 30 août (Actéon de Charpentier). A noter : selon la météo, des billets supplémentaires seront mis en vente le jour de la représentation… Prévoir une couverture car les nuits peuvent être fraîches.

– l'expérience des concerts et promenades musicales dans les bosquets du jardin (musiques baroques en formation statique ou itinérante dans le parc)

– les concerts de 22h45, dans l'église de Thiré : « **Méditations à l'aube de la nuit** », soit pas moins de 7 programmes qui font de l'église du village, le nouveau temple du chant baroque : Campra (23 et 24 août), Seicento italien (25 et 28), Bach (27) et Monteverdi (29 et 30) y seront joués par les Arts Florissants.

VIDEO

visionner notre **reportage spécial Dans les jardins de William Christie, festival de Thiré 2013 (2ème édition)**



photo © CLASSIQUENEWS 2014



photo © CLASSIQUENEWS 2014



photo © CLASSIQUENEWS 2014



photo © CLASSIQUENEWS 2014

Une Arcadie contemporaine : le Songe de Thiré. Baroque à la manière du parc de Versailles (ses allées dessinées au cordeau, sa perspective axiale à l'infini, son miroir d'eau, ses statues dans le parc…), maniériste dans le souvenir des jardins médicéens et toscans, romantique aussi par ses ruines antiques dans la pinède, oriental tout autant grâce à son théâtre de verdure et son pont chinois, et gothique aussi par

son cloître idyllique… le jardin du chef fondateur des Arts Florissants William Christie à Thiré est l'un des plus beaux lieux imaginés par l'homme : il réinvente et synthétise à lui seul tous les jardins du monde. C'est la création d'un musicien jardinier au goût unique qui mêle comme nul autre l'art et la vie, la musique et la nature. Chaque été, le site vit une heure privilégiée… quand concerts dans les bosquets, opéra sur l'eau enchantent allées, pelouses, haies et topiaires jusqu'à la nuit. Aucun festival dans le monde n'égale la magie et l'enchantement des concerts proposés dans le jardin de William Christie. Un cycle de programmes musicaux ouverts à tous, accessible au plus grand nombre… Festival majeur en Vendée, chaque été, dernière semaine du mois d'août… Collection de photos inédites © classiquenews.com 2014.

CD. Haendel : Orlando (Archiv, René Jacobs, 2013).



CD. Haendel : Orlando (René Jacobs, 2013). Héros aux pieds d'argile. Avant nos Batman, Spiderman, Hulk ou Superman…. autant de vertueux sauveurs dont le cinéma ne cesse de dévoiler les fêlures sous la… cuirasse, les figures de l'opéra ont elles aussi le teint pâle car sous le muscle et l'ambition se cachent des êtres de sang, inquiets, fragiles d'une nouvelle humanité tendre et faillible. Ainsi Hercule chez Lully, Dardanus chez Rameau, surtout Orlando de Haendel… avant Siegfried de Wagner, héros trop naïf et si manipulable. Sur les traces de la source

littéraire celle transmise par L'Arioste au début du XVIème siècle et qui inspire aussi Vivaldi, voici le paladin fier vainqueur des sarasins, en prise aux vertiges de l'amour, combattant si frêle face à la toute puissance d'Eros. Un chevalier dérisoire en somme, confronté au dragon du désir. …

Mais impuissant et rongé par la jalousie le pauvre héros s'effondre dans la folie. Que ne peut-il pourtant fier conquérant infléchir le coeur de la belle asiatique Angelica qui n'a d'yeux que pour son Medoro. En un effet de miroir subtil, Haendel construit le personnage symétrique mais féminin de Dorinda, tel le contrepoint fraternel des vertiges et souffrances du coeur : elle aime Orlando qui n'a d'yeux que pour la belle Angélique.

Passionanntes Angelica et Dorinda

La musique exprime le souffle des héros impuissants, la toute puissance de l'amour, sait pourtant s'alanguir en vagues et déferlantes pastorales (l'orchestre est somptueux en poésie et teintes du bocages), annonce comme Rameau quand il nous parle d'amour (Les Indes Galantes), cet essor futur du sentiment, nuançant en bien des points les figures un rien compassées et mécaniques du séria napolitains. Gorgé d'une saine vitalité, René Jacobs séduit immédiatement par sa frénésie dramatique qui sait caractériser les personnages et les situations. C'est nerveux parfois secs et tranchant mais toujours vif et exalté. Christie reste indépassable par le sentiment et l'alanguissement.

Car seule faiblesse de l'enregistrement le contre-ténor en couverture : Bejun Mehta a certes une projection fluide et claire mais le style aguicheur et fleuri à l'excès manque singulièrement de simplicité et de naturel. A force de vouloir en démontrer, le chanteur rate son incarnation et demeure rien que maniéré : un contresens qui lui est fatal. A contrario de sa contreperformance, les chanteuses sont… superlatives, en

particulier, l'Angelica de Sophie Karthäuser (qui allie la grâce mozartienne à la précision de ses vocalises) et la soprano vedette de l'écurie Jacobs depuis des lustres, l'irradiante et diamantine Sunhae Im, d'une fraîcheur juvénile et tendre capable d'expressivité ardente et naturelle : un modèle d'élocation dramatique qui rééclaire le rôle de Dorinda, en fait bien cette sœur en douleur de l'impuissant Paladin devenu fou. L'orchestre fiévreux, bondissant redouble de nuances et dynamiques : voilà un chef qui comprend sans cependant en exprimer les teintes mordorées voire ténébristes (écouter ici Christie), le roman de l'Arioste entre l'illusion de l'amour, la sincérité du cœur, la folie de la jalousie : de fait, l'orlando de Haendel est contemporain du choc orchestré par Rameau son contemporain (Hippolyte et Aricie, 1733), et de 20 ans plus tardif que les sommets lyriques précédents signés Vivald à Venise… Aucun doute cet Orlando – réserve émise au chanteur dans le rôle-titre, est à classer parmi les meilleures réussites de la discographie déjà riche. Avec un chanteur plus simple en tête d'affiche, la lecture aurait décroché le « CLIC ». Avec le récent Belshazzar de William Christie (et ses chœurs des Arts Florissants rien moins qu'inouïs), Haendel déploie à nouveau ici sous la baguette acérée, vive du gantois Jacobs, son irrésistible invention lyrique. Coffret très très recommandable.

Haendel (1685 – 1759) : Orlando, 1733. Bejun Mehta, Sophie Karthäuser, Kristina Hammarström, Sunhae Im, Konstantin Wolff… B'Rock Orchestra. René Jacobs, direction. Enregistrement réalisé au Concertgebouw de Bruges à l'été 2013. 2 cd ARCHIV Produktion 0289 479 2199 8

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra National de Paris, le 9 juin 2014. Verdi : La Traviata. Diana Damrau, Ludovic Tézier, Francesco Demuro, Cornelia Oncioiu… Orchestre et choeur de l'Opéra National de Paris. Daniel Oren, direction. Benoît Jacquot, mise en scène.



Nouvelle Traviata après l'année Verdi à l'Opéra National de Paris ! Une Traviata nouveau cru qui profite de la performance choc de la soprano **Diana Damrau** dans le rôle-titre, pour ses débuts à Paris. La mise en scène est de **Benoît Jacquot**, dont nous gardons l'agréable souvenir d'un Werther réussi La direction musicale est assuré par le chef italien Daniel Oren. L'opéra le plus joué dans le monde, parfois même une carte de présentation des grandes divas ne laisse toujours pas indifférent. Raconter l'histoire peut paraître redondant, l'intrigue respectant plutôt fidèlement le célèbre roman d'Alexandre Dumas Fils, où une courtisane de luxe se sacrifie par amour et (re)devient victime de la

société. C’est peut-être aussi la plus saisissante étude psychologique de tout le théâtre lyrique romantique, créée par Verdi en 1853 sur le livret de Francesco Maria Piave d’après La Dame aux Camélias.

Non italienne, une inoubliable Traviata

Que faire avec une telle créature ? Le pari, payant, de l’Opéra de Paris en embauchant Benoît Jacquot et son équipe artistique pour la nouvelle production et sans doute celui du « retour aux origines ». La Traviata est une œuvre italienne, certes, mais son esprit est français. L’inspiratrice du drame se nommait Maire Duplessis, maîtresse d’un Liszt et d’un Dumas Fils. Giuseppe Verdi a mis en musique les mœurs et valeurs de la France de la monarchie de juillet. On a tendance à l’oublier, voire à l’ignorer dans certaines mise en scènes transposées parfois de façon trop ésotérique, touchant le snobisme sans fond ni intention. Dans le cas Jacquot, les intentions ne sont pas les plus explicites, et tant mieux. Nous acceptons rapidement l’aspect cinématographique de sa production, toujours avec deux plans différents sur le plateau, dans les décors esthétiques de Sylvain Chauvelot, avec les riches costumes de Christian Gasc et les lumières pertinentes d’André Diot. Idéalement, le cinéaste metteur en scène a voulu rompre, en toute délicatesse, avec certaines conventions… Notamment avec les chœurs les plus statiques que nous ayons jamais vu dans une Traviata. Si nous aimons les chansons à boire animées et dansantes, le fameux Brindisi devient ici un mini-concert de Violetta et d’Alfredo. C’est moins une approche psychologique qu’une répresentation très

juste des codes et mœurs de la société d'alors. L'élégance, le raffinement, les nons-dits, l'isolement et la désolation dansent ensemble dans les ténèbres pendant que deux amoureux célèbrent la joie et la volupté. Cela ne peut pas être plus français, ni plus beau dans sa véracité.

Quel profil pour Violetta Valéry ? Diana Damrau, soprano allemande, offre une prestation rare par l'excellence de son chant. N'oublions pas qu'il s'agît d'un rôle très exigeant pour l'interprète d'un point de vue vocal. Les talents propres à la soprano, avec sa formation académique mozartienne font de sa Violetta une tragédienne plus française qu'italienne, avec une ligne de chant impeccablement soignée, des piani et pianissimi dans les sommets et les profondeurs du rôle qui font ravir les cœurs. « Addio del passato » au dernier acte est l'un des nombreux moments forts, la salle respire et soupire à l'unisson devant la perfection sonore des adieux de la Violetta mourante. A ses côtés, Ludovic Tézier dans le rôle de Giorgio Germont, père d'Alfredo, est aussi excellent. Il incarne le rôle avec un air hautain qui va très bien dans cette production. Sa performance est une véritable master class, peut-être trop vaillant et héroïque pour le rôle, mais puissamment crédible quoi qu'il en soit.

Daniel Oren dirigeant l'Orchestre de l'Opéra National de Paris défend aussi le parti-pris de faire une Traviata résolument non italienne. Si sa baguette manque parfois de clarté, il arrive souvent à obtenir un son frémissant, sensuel et sans excès. Pourquoi être libre quand nous sommes si bien dans nos prisons ? Soit, mais nous l'aurions préféré libéré. N**e manquer pas cette Traviata française, si brillante et raffinée à l'affiche de l'Opéra Bastille les 12, 14, 17 et 20 juin 2014.**

VIDEO. Daniel Kawka : OSE, l'orchestre nouvelle génération. Mort à Venise, le chant mahlérien



REPORTAGE VIDEO. En 2014, le chef français **Daniel Kawka** inaugure avec **son nouvel orchestre OSE** et avec la complicité du baryton **Vincent Le Texier**, son nouveau programme symphonique dédié à Gustav Mahler : » Mort à Venise, le chant mahlérien « , une immersion passionnante dans l'écriture poétique, visionnaire, enivrée du compositeur postromantique, contemporain de Richard Strauss. Le concert associe les partitions maîtresses du Mahler symphoniste (*Adagietto* de la 5ème Symphonie, *Adagio* de la 10ème) aux deux corpus lyriques, sommets de la littérature des lieder pour orchestre : les *Rückert lieder* aux contrastes printaniers et intimes, les *Kindertotenlieder*, chants déchirants pour les enfants morts. Identité, répertoire, missions du nouvel orchestre OSE… Reportage vidéo exclusif studio CLASSIQUENEWS.tv © 2014.

Prochains concerts de l'Orchestre OSE. Daniel Kawka, direction :

Programme » L'Oiseau de feu « – Stravinsky, Tchaïkovski, Bizet
Stravinsky : L'Oiseau de feu, Tchaikovsky : Concerto pour violon, Bizet : L'Arlésienne
violon solo : Rachel Kolly d'Alba

Les 10, 11 et 12 juillet 2014
(L'estival de la Bâtie, Château de la Bâtie, 42130 Saint-

Etienne le Molard)

Festival Berlioz, le 21 août 2014

Programme Gustav Mahler : Mort à Venise
Le 30 septembre 2014 à Aix en Provence
30 septembre 2014 : Grand Théâtre de Provence (13)

Informations, réservations sur le site de l'Orchestre Ose



Approfondir
Daniel Kawka, le nouvel orchestre OSE… En LIRE +



Ose est le nouvel orchestre fondé par le chef Daniel Kawka. Fonctionnement coopératif, dialogue et égalité parmi les musiciens forment un nouveau type de collectif dont les valeurs partagées assurent une nouvelle qualité d'interprétation. Pour sa première tournée (en Rhône-Alpes, puis à Aix en Provence au Grand Théâtre en septembre 2014), chef et instrumentistes abordent l'amour et la mort du chant mahlérien (avec la complicité du baryton Vincent Le Texier)… Le Chant Mahlérien : mort à Venise met en lumière la flamme crépusculaire d'un Mahler éprouvé, accablé et finalement, subtilement transfiguré … alchimie des timbres, équilibre des pupitres, dynamiques et balances réinvesties, souci du phrasé spécifique, le travail des musiciens d'Ose défendent avec passion et transparence l'un des programmes mahlériens les mieux conçus à ce jour. **En lire +**



Jeunes danseurs : à quoi rêvent-ils ? Docu inédit sur France 3



France 3. Samedi 21 juin 2014, 15h20. Jeunes danseurs, docu. « Son rêve à lui… » Pour quelles raisons de jeunes garçons décident-ils de se consacrer corps et âme à la danse ? Pression familiale, vocation personnelle… Sous le regard d'une ancienne étoile de l'Opéra de Paris, Patrick Dupond,

trois jeunes danseurs en herbe témoignent face à la caméra : aspirations, douleurs, dépassement, passion… Les défis physiques valent-ils le plaisir d'être un jour une étoile de la danse ? C'est quoi son rêve à lui ?



Notre avis. Passionnante immersion dans les rêves du jeune danseur : pourquoi danser et devenir étoile ? Que peuvent le corps et l'esprit face à une « révélation » (acte I) qui si elle s'appuie sur une forte « détermination » (acte II) peut aboutir à la « consécration » (acte III)… En trois volets, les réalisateurs interrogent à Tours les rêves du jeune Edgar (8 ans), que la dureté et la trop contraignante discipline pour son jeune âge finissent par faire capituler : il ne sera pas étoile. Puis c'est à Marseille que s'épanouit malgré la douleur du corps, l'austérité d'une vie étudiante aménagée et sans pauses, la vocation et la passion d'Alban (15 ans), vraie graine de star, encore enfant et presque adulte : un adolescent qui s'accroche à sa vocation car la danse, malgré la technique et les codes stricts, ouvre une libération du corps et de l'esprit. Son témoignage est de loin l plus bouleversant. Enfin, c'est à Paris, **le premier danseur à**

l’Opéra de Paris, François Alu (20 ans) qui, frappé par la figure de Patrick Dupond à la télé, a souhaité dès 6 ans être danseur. La vocation ne s’explique pas et c’est bien tout le mystère de l’origine du danseur. François n’a pas le physique ordinaire du danseur classique pourtant à en juger par les rares images de spectacle qui le fait paraître, il a des sauts d’une très impressionnante amplitude, un ballon spectaculaire qui rappelle combien l’exercice relève d’un sport de très haute technicité (d’où les séances de massage qui peut aider à la récupération du corps, entre deux représentations).

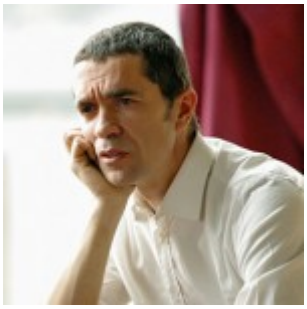


Le docu cible les aspirations et la réalité de la danse vécue par trois garçons, à trois âges différents. Chaque épisode est parsemé de témoignages, celui des professeurs qui accompagnent chacun des trois héros ; Patrick Dupond en témoin référence apporte son propre éclairage sur une vie d’Etoile. Le regard est sans appel, parfois amer, souvent militant et engagé, vécu donc précieux : « pour le danseur, rien n’importe plus que la scène ; et à chaque succès ou chaque échec, il faut penser à faire mieux, y puiser une nouvelle source d’apprentissage et dépassement »…
Torture et souffrance ou libération et accomplissement ? La danse classique fascine par sa haute technicité. L’idée de se dépasser et de se libérer grâce à l’expérience de la scène, porté par les saluts du public est l’autre aspect d’un art dont la quête de la grâce habite chacun des 3 jeunes danseurs ici filmés. Si certains dénonce une école de la torture, le cas emblématique des trois sujets du reportage confirme que d’abord, il s’agit d’une décision libre et personnelle. Passionnant.

Son rêve à lui… Film inédit d’Olivia N’Ganga et Mikaël Dinic,

52 mn, 2014. Illustrations : les jeunes danseurs du doc : Edgar (8 ans), François (20 ans).

Romeo Castellucci : Orphée et Eurydice de Gluck version Berlioz à Bruxelles



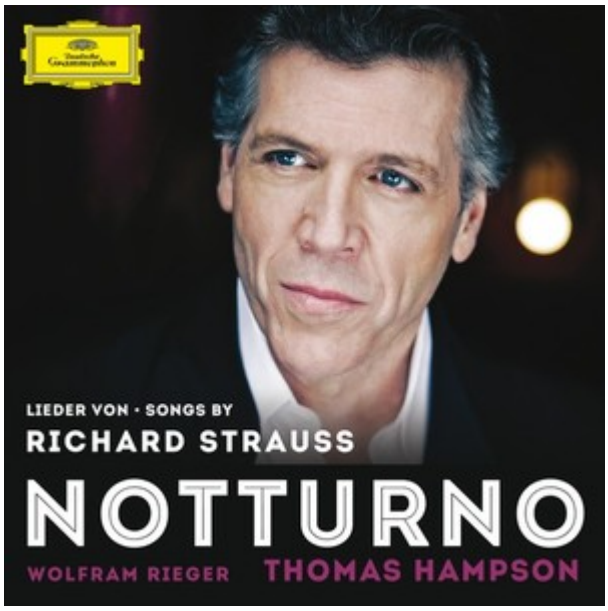
Bruxelles, La Monnaie : 17 juin<2 juillet 2014. Gluck : Orphée et Eurydice, 1764. Bruxelles fête pour sa fin de saison 2013-2014 le centenaire Gluck (passé sous silence par ailleurs : le réformateur de l'opéra seria à partir de 1760 à Vienne puis au début des années 1770 à Paris mérite quand même mieux que cette confidentialité polie…). Pour l'heure et à partir du 17 juin 2014, la scène bruxelloise présente une nouvelle production d'Orphée et Eurydice du Chevalier, dans la version que Berlioz réalise en 1859 à partir de la version viennoise de 1762. Argument vocal : **Stéphanie d'Oustrac** chante la partie d'Orphée, initialement écrite par berlioz pour Pauline Viardot. Une nouvelle expérience majeure sur le plan lyrique défendue par la cantatrice française qui en France a subjugué dans le rôle de Mélisande (Pelléas et Mélisande, nouvelle production d'Angers Nantes Opéra sous la direction de Daniel Kawka, mars-avril 2014).

Eurydice comateuse… Le nouveau spectacle s'annonce délicat dans réalisation scénique de l'italien Romeo Castellucci (né en 1960, originaire d'Emilie Romagne), nouveau faiseur visuel à la Monnaie, après son Parsifal esthétiquement enchanteur (mais dramatiquement réellement efficace?). Non obstant les

considérations purement musicales, cet Orphée s'inscrit dans un milieu hospitalier : les Champs Elysées où erre Eurydice, entre conscience et inconscience, suscitent dans l'imaginaire du metteur en scène, une chambre blanche celle d'un hôpital où est soignée une patiente comateuse. Les représentations seront diffusées en temps réel dans la chambre de la malade avec l'accord de la famille et de l'équipe des soignants. Le « locked-in syndrome » est un état particulier du coma où le patient entend et voit mais son corps reste paralysé : l'action de la musique (impact avéré scientifiquement) peut avoir une action bienfaisante pour les personnes hospitalisées. A partir de ce rapprochement particulier : opéra/hopital, état d'Eurydice/coma, Castellucci développe sa propre vision du mythe d'Orphée… Ce dispositif éclaire-t-il concrètement le sujet abordé par Gluck ou brouille-t-il le sens profond de l'œuvre ? A chacun de se faire une idée à partir du 17 juin et jusqu'au 2 juillet 2014 à Bruxelles.

Gluck : Orphée et Eurydice, version Berlioz 1859
Bruxelles, La Monnaie, du 17 juin au 2 juillet 2014
Hervé Niquet, direction. Romeo Castelluci, mise en scène

CD. Notturno. Thomas Hampson, baryton chante les lieder de Richard Strauss



CD. Notturno. Thomas Hampson, baryton chante les lieder de Richard Strauss… Un diseur né se dévoile ici avec une maîtrise éclatante. L'offrande d'un immense chanteur dont l'humilité sert essentiellement la musique et les intentions du compositeur : une telle probité esthétique est déjà exceptionnel… Dès les premiers lieder de ce récital idéalement réalisé, l'auditeur peut apprécier le sens du texte, le souci du verbe évocatoire, une prosodie taillée pour l'indicible et l'expression des mondes émotionnels ténus. Dans Die Nacht de 1885 (la couleur nocturne est évidemment favorisée, titre oblige), le caractère enchanté s'affirme nettement aux côtés du travail sur les couleurs et la perfection palpitante du phrasé. Articulation précise, timbrée, souple mettent en lumière l'expertise du diseur autant soucieux des fins figuralismes poétiques des textes que de leur tension architecturée et leurs contrastes dramatiques.

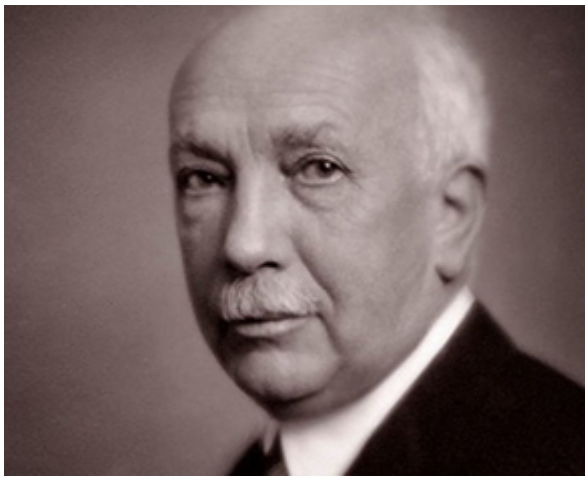
Thomas Hampson, maître diseur

Travail ciselé sur le poème musical. A partir du 3ème lied (Winternacht de 1886), le style dévoile un autre aspect non moins essentiel du travail de Hampson sur le style straussien : plus dramatique, aussi expressif et communicant que subtilement suggestif.

Proche en cela de style parlé/chanté que Strauss recherchait dans ses opéras conçus comme des comédies légères y compris ses fresques féeriques orientales comme La femme sans ombre ou mythologiques, telle Hélène l'Égyptienne. Le modèle absolu restant Ariadne auf Naxos (Ariane à Naxos), dans sa version

définitive qui emprunte autant au théâtre quà l'opéra puis surtout Le Chevalier à la rose de 1911 : la qualité de ses récitatifs de ce style durchkomponist subjugue, rappelant/actualisant la souplesse du récitatif montéverdien, ou mozartien. Caché l'art par l'art même, faire comme s'il était naturel de chanté en parlant… Tel n'est pas le moindre défi réalisé par l'excellent Thomas Hampson.

Ici le divin straussien qui a marqué l'interprétation du rôle de Mandryka dans Arabella, que l'on aimerait mieux encore découvrir dans le rôle du cousin de la Maréchal du Chevalier à la rose, le Baron Ochs von Larchenau pour lequel il s'engagerait idéalement par sa finesse conçue dès l'origine par Strauss et Hoffmansthal et systématiquement outrée dans nombre de productions irrespectueuses, embrase et cisèle chaque lied par une rayonnante vitalité.



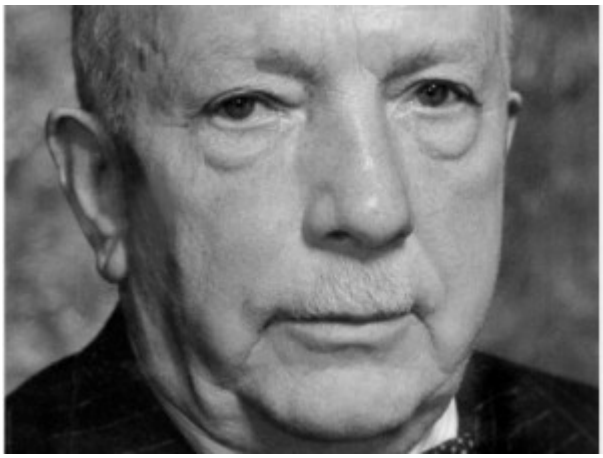
De plus 13mn le lied Notturno donne son titre à l'album et sur les vers de Richard Dehmel peint, – comme son autre poème qui fait la substance poétique déchirante et suspendue de La nuit transfigurée de Schoenberg-, un paysage psychique très proche des intentions lyriques de l'auteur d'Elektra ou de Salomé. Le lied envoûte par ses climats de saisissante et mordante étrangeté. C'est une valse solitaire enivrée aux audaces en pertes d'équilibre où le chant est l'indice d'une hypnose, d'un envoûtement à la fois tendre et vénéneux. .. Hampson par sa subtilité naturelle en fait le sommet central du récital … avec le languissant concours ou l'écho fraternel du violon solo, lui aussi enchanté dont la vibration âpre, déprimée d'une âme consciente de la perte, celle des amis défunts, se confesse insidieusement.

Raffinement, subtilité, ivresse, extase, le timbre de

Thomas Hampson en rappelle un autre celui de l'inégalable Dietrich Fischer Dieskau. Dans le royaume du lied enchanteur, le baryton américain affirme son excellence superlative. En pleine année Strauss 2014, l'on ne pouvait espérer plus bel hommage ; c'est qu'aux côtés du symphoniste et compositeur lyrique, voici Strauss, maître du lied dévoilant en complément à ses Quatre derniers Lieder pour orchestre, célébrimissimes, des perles introspectives méconnues qui semblent épouser les sentiments et aspirations de l'homme mûr et vieillissant comme le suggèrent les trois derniers lieder les plus tardifs …. bavardage autobiographiques diront les jaloux. .. facettes subtiles d'un tempérament infiniment musicien, un égal de Schubert, Zemlimsky, Hugo Wolf dans les champs infinis du lied suggestif.

Richard Strauss: Notturno. Lieder par Richard Strauss. Wolfram Rieger, piano Steinway D. 1 cd Deutsche Grammophon, enregistrement réalisé à Berlin en décembre 2013 et et janvier 2014.

Soirée spéciale Richard Strauss sur Arte



Arte. Mercredi 11 juin 2014,20h50. Soirée spéciale Richard Strauss : concert et docu. Pour les 150 ans de Richard Strauss (ce 11 juin 2014 : il est né à Munich le 11 juin 1864), Arte dédie une **soirée spéciale** au compositeur bavarois, génie du poème

symphonique et de l’opéra au passage des deux siècles, 19è/20è : un créateur immense aussi séduisant que contradictoire voire répréhensible car ses agissements pendant le régime nazi ne finissent pas de susciter d’inévitables interrogations, préférant rester dans l’Allemagne barbare plutôt que comme certains s’en éloigner. Le brahmsien osa et avec quelle inventivité féconde, combiner Mozart et … Wagner, recherchant dans tous ses opéras, la fusion idéale entre drame théâtral et écriture musicale, renouvelant la langue lyrique avec un sens du naturel et de la fluidité inégalée à son époque.

première partie de programme



Concert à Dresde pour les 150 ans : Christian Thielemann dirige au Semperoper de Dresde, la Staatskapelle de Dresde dans un cycle comprenant des extraits symphoniques et lyriques : Elektra, Le Chevalier à la rose, Feuersnot et surtout perles orchestrales néobaroques : l’ouverture de Hélène l’Égyptienne et en particulier le final de Daphné qui narre musicalement la métamorphose de la nymphe aimée d’Apollon en laurier, selon la légende féerique et fantastique léguée par Ovide entre autres.

seconde partie de programme



Documentaire de Reinhold Jaretszky : **portrait de Richard Strauss en » génie controversé ».** Bilan sur sa carrière pendant le régime hitlérien : Strauss compositeur germanique vivant incontournable ne fut-il qu'instrumentalisé par les nazis ou chercha-t-il sciemment à pactiser avec le diable pour recueillir privilèges et statuts officiels? Sa complicité avérée alors avec le chef Clemens Krauss lui aussi complaisant vis à vis du régime hitlérien ajoute au trouble… Nommé président de la Chambre de musique du Reich dès 1933, adoubé par Hitler, auteur d'hymnes de pure obéissance (comme celui pour les Jeux Olympiques de 1936), Strauss même s'il démissionna de sa charge présidentielle, prit parti pour son librettiste juif, Zweig, au moment de la création de La Femme silencieuse en 1935 (sous la direction de Karl Böhm)… Le documentaire offre un large spectre d'analyse, soulignant combien le génie de l'artiste fut grand, mais plus douteuses ses errances politiques et culturelles… A chacun de se faire son propre jugement. L'immense stature du compositeur dans la première moitié du XXè s'affirme elle de façon indiscutable.

Arte. Mercredi 11 juin 2014,20h50. Soirée Richard Strauss : concert et docu.

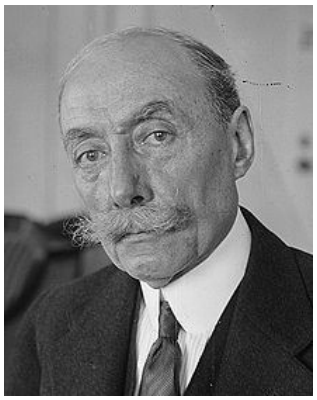
CD. Messager : L’Amour masqué (2 cd Actes Sud)



CD. Messager : L’Amour masqué (2 cd Actes Sud). Actes Sud inaugure une superbe nouvelle collection de livre cd comprenant le livret intégral de l’ouvrage choisi, ici le texte original de **Sacha Guitry** (délectable en bien des points). La collection est dédiée à l’œuvre de l’écrivain. Une trop courte place est accordée selon nous, à la mise en contexte et les indications sur la genèse de l’oeuvre mais, peut-être les numéros prochains apporteront ils plus de substance : à suivre. Ici, c’est un joyau lyrique français de 1923 qui nous est révélé, de surcroît dans une réalisation honnête, c’est à dire qui a compris les bienfaits de la finesse et de la légèreté suggestive au service d’un genre que l’on croit à torts mineur : la comédie musicale typiquement frenchy.

Perle des années folles

Autour du vénérable et si élégant **André Messager** (le créateur de Pelléas et Mélisande à l’Opéra Comique en 1901 quand même), se réunissent les « jeunes » modernes, Sacha Guitry et l’épouse de ce dernier Yvonne Printemps, muse artistique entre deux mondes, celui de la Variété piquante, l’autre de l’opérette : dans chacun des deux cas, l’intelligence des situations et la qualité poético expressive des textes priment absolument. Sur les traces d’Henri Christiné (Phi-Phi) et de Maurice Yvain (Ta bouche), la comédie musicale depuis la fin de la première guerre, connaît un essor extraordinaire et André Messager, lui-même compositeur, s’essaie à ce genre à la mode.



C’est l’époque où Guitry aimerait écrire le texte d’une comédie musicale sur le séjour de Mozart à Paris (l’idée est proposée à Messager qui déclinant l’offre, laisse la place à Reynaldo Hahn, l’auteur de la comédie finale, créée en 1925). L’Amour masqué reprend en réalité un premier projet intitulé « J’ai deux amants, c’est beaucoup mieux », initié avec le compositeur Ivan Caryll qui hélas décède inopinément. Messager concrétise l’idée de la comédie musicale où brille le charme luxueux aguicheur d’Yvonne Printemps, muse du spectacle. Marivaudage de la Belle Epoque, L’Amour masqué n’empêche pas cynisme et cruauté au pays du charme souverain. Car ici, tout se monnaye et si l’on a du cœur, on en aime pas moins l’odeur des pièces et le contact des billets. A 20 ans, « Elle », la jeune héroïne réactualise le profil et la mise des cocottes emperruquée : si elle vit dans le luxe grâce à ses deux protecteurs (le baron d’Angor et le Maharadjah), la courtisane est amoureuse d’une jeune inconnu (« Lui ») dont la photographie la saisit aussitôt : mais l’élu de son cœur a maintenant 20 ans de plus et quand « Lui » accepte de voir la jeune femme, il se fait passer pour le père du jeune homme de la photo… quiproquo piquant qui permet de dévoiler le vrai visage des sentiments dans le labyrinthe des faux semblants et du jeu cruel de l’amour feint… Acceptera-t-elle d’avoir pour amant un plus vieux … plutôt que l’Apollon vu sur une photo il y a 20 ans ? Dans la réalité, Guitry et Printemps avaient presque 10 ans de différence : elle plus jeune que lui.



L’Amour masqué avance sans défaillir à travers les chansons serties, leurs textes mordants, s’appuyant aussi sur des emprunts faits à l’opéra comique et l’opérette comme le rôle délirant bouffon de l’Interprète (acte II), ou la citation détournée parodique du final du II acte de Carmen. Fauré, témoin de la création en 1923 admire l’élégance et le style d’un Messager qui

n’a pas vieilli: il est l’éventail avancé comme un étendard du meilleur esprit des Années Folles. C’est tout le mérite de la production qui en 2 cd complémentaires, illustre le livre édité par Actes Sud. La troupe avignonnaise réunie autour du chef Samuel Jean fait honneur à ce théâtre des doubles et triples jeux, des séductions illusoires, des masques enivrants… autant de digressions charmantes qui dévoilent au final la vérité et la sincérité de deux cœurs amoureux. Excellente réalisation. Editorialement et musicalement réjouissante.

André Messager, Sacha Guitry : L’Amour masqué, 1923. Livre 2cd Actes Sud Beaux Arts, Hors collection. Parution : juin 2014 / 13 x 18 / 148 pages. Orchestre régional Avignon-Provence. ISBN 978-2-330-03184-8. Prix indicatif : 28 €

Illustrations : André Messager, chef et compositeur. Sacha Gutry, librettiste de L’Amour masqué (DR)

Compte rendu, concert. Toulouse.Halle-aux-grains, le 4 juin 2014 ; Dimitri Chostakovitch (1906-1975): Katerina Ismaïlova,suite,op.114a;

Piotr Illich Tchaïkovski (1840-1893) : Variations sur un thème rococo pour violoncelle et orchestre, op.33; Symphonie n°6 en si bémol mineur, op.74 « Pathétique »; Narek Hakhnazaryan, violoncelle; Orchestre National du Capitole de Toulouse; Direction:Tugan Sokhiev.



Avant dernier concert de la saison toulousaine 2014 pour Tugan Sokhiev ; il a également été programmé à la Salle Pleyel à Paris, le lendemain. Belle audace parisienne car c'est peut être le plus beau concert de la saison Toulousaine, pourtant riche en moments forts. Dès les premières mesures sombres au basson, l 'auditeur est saisi par la puissance d'évocation des interludes du Chostakovitch magnifique orchestrateur. Ces très courts interludes de l 'opéra lady Macbeth de Mzensk rebaptisé Katerina Ismaïlova sous les coups de la censure, mis en suite par le compositeur lui-même dans deux versions, font un effet particulièrement puissant. Le sens du grotesque, l' écoeurement et le dégout de l'héroïne deviennent troublants.

Humiliée et obligée de se venger pour survivre, l ‘héroïne qui a tant déplu à Staline a une existence qui ressemble à tant de vies communes…

Le troisième interlude le plus long et le plus sombre rend palpable cette montée du dégout et de la haine nourrie dans la conscience aiguë du grotesque de l ‘existence. L ‘Orchestre du Capitole est à présent rompu au style de Chostakovitch et les très courts moments solos permettent a chacun de briller. La précision rythmique, les nuances terriblement développées et la richesse de l ‘orchestration exigent beaucoup de l ‘orchestre qui est impeccable. La direction de Tugan Sokhiev privilégie l ‘énergie forcée et la puissance d’un grotesque faussement festif. Riches couleurs, nuances extrêmes et rythme précis claquent au visage et saisissent chacun.

Entre musiciens au sommet

Quel contraste ensuite lorsque l ‘orchestre s’allège dans une formation classique et accueille le violoncelliste soliste. Son nom, même s’il est quasi imprononçable mérite d’ être retenu. De tous le jeunes talents qui gagent avec des doigts d’ or les plus prestigieux prix, Narek Hakhnazaryan n ‘a rien à envier avec sa victoire au XIV° concours international Tchaïkovski. Il a une technique inouïe mais surtout une musicalité rare. Les variations rococo sont un chef d ‘oeuvre de Tchaïkovski qui rend hommage à Mozart, comme dans la pastorale de la Dame de Pique, avec beaucoup d ‘esprit.
L‘orchestration est légère et variée. L ‘équilibre entre le soliste et l ‘orchestre a été parfaitement mis en place par le chef. Dans cet écrin de toute sécurité, la voix du violoncelliste Narek Hakhnazaryan peut donc s’épanouir sereinement en se jouant des difficultés techniques totalement maîtrisées. En éveil constant et dégustant les dialogues avec l ‘orchestre, le jeune violoncelliste devient parfait chambriste. Les dialogues avec la subtile flûte de Sandrine Tilly sont délectables tout particulièrement. La communion entre le soliste, le chef et les musiciens est parfaite. Le

public se régale de ces variations qui se succèdent avec art dans l‘arrangement maintenant habituel du créateur Fitzenhagen.



Le charme du jeune Narek Hakhnazaryan est irradiant. Il joue avec son instrument semblant en faire ce qu‘il veut. Les couleurs, les nuances, la délicatesse des phrasés sont admirables. L ‘instrument dont il joue, un Techler de 1698, lui permet de garder sur tous les registres la même qualité de son. Le grave est aussi plein que l ‘aigu ; il n’y a pas de différence de registre. Une belle solution de continuité dans les harmoniques sur toute la tessiture offre un son toujours magnifiquement timbré, soyeux et doux. Cela fait merveille dans les dialogue sur-aigus aériens avec la flûte. Les doubles et triples cordes sonnent faciles et belles. Une telle générosité en musicalité est remarquable chez un si jeune artiste. La connivence avec Tugan Sokhiev est totale, les échanges de regards complices sont incessants. Le succès est tonitruant et le violoncelliste Arménien offre deux bis a son public conquis. Le premier déconcerte autant qu’il charme et émeut. La voix chantée du soliste se mêle à des doubles cordes semblant venir de l‘ancêtre de l ‘instrument, la viole de gambe, comme des origines orientales de la musique classique. L‘émotion qui nait plonge donc dans les racines de l’humanité, puis le style se modernise, devient plus violent et va même jusqu’à évoquer le tango. Il s’agit non d‘une vraie improvisation mais d’une composition d’un Italien né en 1962 Giovanni Sollima,intitulée Lamentatio. Narek Hakhnazaryan en fait un moment de pur plaisir du coeur dansant. Pour terminer sur une ambiance plus apaisée, le choix d’une sarabande pour violoncelle seul de Bach avec des ineffables doubles cordes, un son de rêve et une

souplesse envoûtante… Tout ceci promet un jour une intégrale émouvante des suites de Bach et une carrière éblouissante à suivre sans faute.

2ème Symphonie de Tchaïkovski
Destin certes, mais pas de soumission sans danser ni vivre

En deuxième partie de concert la très célèbre sixième symphonie de Tchaïkovski confirme la compréhension quasi mystique qu'a Tugan Sokhiev de son compatriote. Quand si souvent cette symphonie est écrasée sous un Fatum monolithique, Tugan Sokhiev va très loin dans la douleur mais garde des moments de tendresse et de danse se souvenant du bonheur. Dès les premières mesures, pianissimo dans les abysses du basson (extraordinaire Estelle Richard) et des cordes graves l'émotion est poignante.L' Adagio est tout habité de silences tristes et l'angoisse se déroule évoluant lentement vers l'Allegro non troppo. Le tempo mesuré du chef permet une lisibilité de tous les détails mais c'est la vision d'ensemble qui est remarquable. Chaque mouvement avance et s'inscrit dans un tout . La rigueur du tempo permet à cette partition d 'éviter tout laissé aller et l'entrée du thème sentimental des violons a beaucoup d'allure. Les reprises et développements permettent aux couleurs magnifiques de l 'orchestre de chatoyer. Les fortissimi sont spectaculaires et les nuances pianissimo de la Clarinette de David Minetti sont très belles et porteuses d 'émotion. Après ce début marqué par une angoisse envahissante le mouvement se termine par une terrible course à l ' abîme toute pleine de précision instrumentale. Les cuivres graves particulièrement présents, sont magnifiques.Les deux mouvements suivants, dans les choix de Tugan Sokhiev, vont convoquer la danse et d 'avantage de bonheur. Allégeant le Fatum, il suggère que chaque destin n'est pas uniquement soumission. L'allegretto con grazia est une valse qui permet de rêver au bonheur enfui près avoir été tenu. Certes sous cette légèreté le rythme incessant de la timbale dans la partie centrale signe l 'éloignement du

bonheur mais son retour comme une réminiscence est pleine de douceur. L' Allegro molto vivace est plein d' esprit comme dans les ballets de Tchaïkovski et l 'avancée inexorable de ce scherzo vers une sorte de marche a aussi quelque chose de plaisant dans son enthousiasme. La légèreté de structure des cordes, l 'élasticité des pizzicati apportent de l 'air aux moments plus denses. Ce mouvement animé se termine sur un fortissimo qui autorise certains spectateurs à applaudir ruinant l 'effet voulu par le compositeur qui termine sa symphonie sur un adagio lamentoso. Car si le centre de la symphonie a permis aux mouvements de danse de s'inviter et au bonheur d'exister le final semble encore plus déchirant. Tugan Sokhiev étire le tempo et remplit les silences de sombres pensées. Tchaïkovski qui trouvait dans sa symphonie des allures de Requiem refusant d'en composer un, a en effet construit ce long mouvement final comme un adieu déchirant. Le pianissimo dans le grave des cordes et le basson refermant la symphonie comme elle avait été ouverte. Les contrebasses ont été tout du long admirables et méritent une mention spéciale (chef de pupitre Bernard Cazauran).
Cette interprétation très personnelle est très bien construite et la lisibilité de la structure générale s'appuie sur des phrasés pensés et comme insérés dans un tout. En évitant le monolithe dramatique, le destin devient plus humain et la vie des deux mouvements centraux rend le final encore plus écrasant. Tugan Sokhiev et ses musiciens admirables toute la soirée, ont offert une vibrante interprétation de la sixième symphonie de Tchaïkovski en en révélant toutes les richesses.

Ce concert a été diffusé en direct sur le net et peut être encore visionné. N'hésitez pas à vous faire votre idée car il a été en plus magnifiquement filmé sur Arte concert.